

Un Christ parfait pour des pécheurs perdus - Pensées sur Jean 6

Je me souviens encore de l'effet que produisit sur moi, il y a plus de vingt ans, la lecture attentive d'un article sur «les caractères distinctifs de divers écrits du Nouveau Testament». Si cet article ne fut pas le premier, du moins ce fut l'un des premiers moyens dont Dieu se servit pour m'amener à lire l'Écriture à la lumière du sujet principal et du grand but d'une portion quelconque du saint Livre. Mais en comptant sur la grâce de Dieu, comme sur la seule cause efficace d'une vraie instruction, toute tentative de communiquer aux autres ce qui a été précieux à ma propre âme m'a toujours plus profondément convaincu de la vérité de la remarque suivante, qui se trouve dans l'écrit auquel j'ai fait allusion. On y lit: l'expression des pensées de quelqu'un et l'action de réveiller des pensées semblables chez d'autres sont deux choses fort différentes; et il est beaucoup plus difficile et beaucoup plus rare de réussir à produire cette dernière que la première». En soumettant ces pensées à ceux qui ont déjà été amenés à lire et à entendre le témoignage de la Parole de Dieu elle-même, je ne prétends guère aller au delà de la première de ces choses.

Il y a déjà plus de vingt ou trente ans que quelques uns d'entre nous ont connu toute la vivacité et la fraîcheur de la vérité nouvellement découverte à l'âme; et cette vérité, du moins quant à la lettre, est depuis longtemps familière à tous ceux qui sont dans le cas de lire ces remarques. La manière dont la même Personne bénie est présentée, en Matthieu, comme le Messie d'Israël; en Marc, dans le service actif comme ministre de la Parole; en Luc, dans la plénitude de cette grâce, dans laquelle Lui, le Fils de l'Homme, vint aux hommes comme tels, pour chercher et sauver ce qui était perdu; et en Jean, comme la Parole qui était au commencement, qui était avec Dieu et était Dieu, mais qui fut faite chair et habita parmi nous, — toutes ces choses, le lecteur les a souvent lues et entendues, de sorte que les mots restent dans la mémoire, qu'on les comprenne et qu'on en jouisse par l'enseignement de l'Esprit, ou non. Plusieurs ont écrit sur le caractère particulier de l'évangile de Jean. On a montré comment la gloire, qui passe sous nos yeux dans cet évangile, est la gloire de Christ dans ses relations et ses titres divins les plus élevés, «la gloire du Fils unique du Père, pleine de grâce et de vérité». On a remarqué, en outre, que tandis qu'aucun autre évangile ne développe aussi richement cette gloire divine de Christ, aucun autre non plus ne nous le montre dans un contact aussi immédiat avec le pécheur, recevant de sa plénitude. Ces traits distinctifs du livre, ainsi que d'autres, quoique ne perdant jamais de leur intérêt, sont devenus pour plusieurs une vérité familière. Les remarques suivantes ne peuvent pas être comparées, quant à l'importance, à ces grands traits de l'Évangile; mais rien n'est perdu de ce qui peut contribuer, même au plus faible degré, à la connaissance du précieux témoignage de la gloire de Celui dont il est dit: «Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique qui est au sein du Père, lui la fait connaître».

En étudiant un livre quelconque, inspiré ou non; si nous trouvons que certains mots reparaissent assez fréquemment pour réveiller l'attention, et qu'ensuite, après examen, nous découvrons que ces mêmes mots se retrouvent dans tout le livre, nous en concluons immédiatement qu'ils expriment la grande thèse ou le grand sujet du livre, ou du moins ce qui est en relation très étroite avec ce sujet. En lisant de cette manière l'Évangile de Jean, certains mots ne peuvent manquer de faire impression sur nous par la fréquence de leur emploi, tandis qu'une comparaison avec les autres évangiles nous confirmera dans la persuasion que les mots en question expriment ce qui est dans le plus intime rapport avec le grand sujet du livre. Par exemple, l'œil rencontre le mot «*vie*» presque du commencement à la fin de notre Évangile; ce mot reparaît d'une manière proéminente au chapitre 3 et se retrouve ensuite assez souvent pour qu'on se demande, si ce n'est pas là un de ces mots caractéristiques et s'il ne renferme pas une force particulière. Voyons. Mais avant de comparer sous ce rapport cet Évangile avec les autres, nous ferons bien de nous souvenir que, dans le Nouveau Testament, il y a plus d'un mot traduit par «*vie*». L'un, ζωή, signifie la vie dans le sens strict et absolu.

Je parle seulement de l'emploi de ce mot et d'autres dans le Nouveau Testament. Un autre mot, *ψυχή*, âme, est souvent rendu par «vie», mais ce n'est pas l'usage naturel et ordinaire du mot, et en fût-il ainsi, on trouvera ce mot employé dans ce sens aussi souvent en Jean que dans les autres évangiles. Le mot, *βίωσις*, employé pour «vie», dans le sens secondaire de *vivre* ou de manière de *vivre*, ne se trouve pas une seule fois dans notre évangile. C'est du premier de ces mots, *ζωή*, la «vie» dans le sens absolu, que nous nous occupons ici. Il se trouve sept fois en Matthieu, quatre fois en Marc, six fois en Luc et trente-six fois en Jean. On pourra juger de la force et de la portée de cette expression comme caractérisant cet évangile par les passages suivants: «En elle était la *vie*. — Ne périsse pas mais qu'il ait la *vie* éternelle. — Passé de la mort à la *vie*. — La résurrection de *vie*. — Le pain de *vie*. — Je suis venu, afin qu'elles aient la *vie*. — Afin qu'Il donne la *vie* éternelle. — Et qu'en croyant vous ayez la *vie* par son nom». N'est-ce rien que Celui, qui seul a la vie en lui-même, soit venu dans ce monde de mort pour la manifester dans sa Personne et nous la communiquer à nous qui étions morts dans nos péchés? Le fleuve de vie, qui de Lui coule vers les pécheurs morts, n'a pas vu son cours interrompu un seul instant, ni par sa réjection par le monde, ni par son ascension dans le ciel. Le Père l'a glorifié et lui a donné puissance sur toute chair, afin qu'Il donne la *vie* éternelle à tous ceux que le Père lui a donnés.

Mais venons-en à un autre mot, le mot: «*aimer*». Ici encore nous avons deux verbes, *ἀγαπᾶω*, et *φιλέω*, ayant chacun sa nuance de signification et rendus par *aimer* dans nos versions. Prenant ces deux mots et ceux qui ont un rapport immédiat avec eux, comme le substantif «*amour*», nous trouvons l'un ou l'autre de ces mots douze fois en Matthieu, six fois en Marc, seize fois en Luc et cinquante-six fois en Jean. On peut apprécier la force et la portée de ces mots, comme caractérisant l'évangile de Jean par les passages suivants: «Dieu a tant *aimé* le monde. — Or Jésus *aimait* Marthe et sa soeur et Lazare. — *Ayant aimé* les siens qui étaient dans le monde. — L'un de ses disciples, celui que Jésus *aimait*. — Comme je vous *ai aimés*, que vous vous *aimiez* l'un l'autre — Si quelqu'un *m'aime*, il gardera ma parole, mon Père *l'aimera*. — Afin que le monde connaisse que *j'aime* le Père. — Tu les *as aimés* comme tu *m'as aimé*. — Vie et amour! Précieuses paroles! La vie, le don de l'amour! L'amour divin dans la personne du Fils, donnant une vie non seulement éternelle quant à sa durée, mais d'une nature telle que l'amour, dont le Père a aimé le Fils, peut maintenant reposer sur ceux dont Jésus dit, en s'adressant au Père: «Et je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que *l'amour* dont tu *m'as aimé* soit en eux, et moi en eux».

Mais dans quelle sphère a lieu la révélation de cet amour? Il est certain qu'il ne profite d'une manière vitale et éternelle qu'à ceux en qui l'opposition naturelle du coeur a été surmontée par la grâce toute-puissante, dans la communication positive de la vie. Mais est-ce seulement parmi l'ancien peuple de Dieu qu'on trouve de telles personnes? Israël est-il le seul héritier de cette bénédiction qui est infiniment au-dessus de sa terre fertile, portion accordée à ses tribus? Voyons. Le mot «*monde*» caractérise notre évangile autant que ceux dont nous venons de parler. Nous ne nous arrêterons pas à faire remarquer que le mot: *κόσμος*, traduit quelque fois par «*monde*», s'applique à la durée, plutôt qu'au monde lui-même considéré absolument. «Les temps qui ont passé ou qui passent sur le monde», ou, le monde considéré moralement, voilà ce que ce mot signifie. Le mot *κόσμος*, littéralement le monde, comprenant la terre et ses habitants, se trouve neuf fois en Matthieu, trois fois en Marc, trois en Luc et soixante-dix-neuf fois en Jean. Le lecteur peut juger de l'emploi de ce mot par les exemples suivants: «Dieu a tant aimé le *monde*; — le Sauveur du *monde*. — Je suis la lumière du *monde*. — Maintenant est le jugement de ce *monde*. — Je ne suis pas venu pour juger le *monde*, mais afin que le *monde* soit sauvé. — Le *monde* ne me verra plus. — Le prince de ce *monde*. — J'ai vaincu le *monde*. — Je ne prie pas pour le *monde*. — Ils ne sont pas du *monde*, comme je ne suis pas du *monde*. — Le *monde* ne t'a pas connu». Rien donc ne peut être plus clair que ceci, savoir, que lorsque la Parole éternelle — le Fils unique fut fait chair et demeura parmi les hommes, ce fait ne concernait pas Israël seul, ou Israël plus que d'autres, mais

le monde entier. C'est envers le monde que l'amour de Dieu a été manifesté dans le don de son Fils unique. C'est comme Sauveur du monde que le Seigneur Jésus est apparu et comme lumière du monde qu'Il a brillé; et maintenant qu'Il a quitté le monde et qu'Il est retourné au Père qui l'avait envoyé, Il a laissé le monde sous la solennelle responsabilité de l'avoir repoussé et de n'avoir pas connu le Père, de l'amour duquel Il était à la fois le messenger, le don et l'expression. Si Jésus a pleuré sur Jérusalem, en disant: «Combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants — et vous ne l'avez pas voulu», dans quels sentiments n'a-t-il pas dû quitter ce monde, envers lequel Il a manifesté un si grand amour, amour, hélas! repoussé et foulé aux pieds par ce même monde!

Mais il est un autre mot, dont l'emploi comparatif fait voir la différence qu'il y a entre cet évangile et les autres. C'est le mot piste *croire*. Il se trouve onze fois en Matthieu, seize en Marc, huit en Luc et quatre-vingt-dix-neuf fois en Jean. Et cette énorme disproportion dans l'emploi de ce verbe ne fait pas voir toute la différence; car sur les onze fois qu'il paraît en Matthieu, dix sont en rapport, soit avec les miracles, soit avec les faux prophètes, ou bien encore ce terme se trouve dans la bouche de moqueurs impies. Il en est de même, de huit passages de Marc sur les seize qu'il contient. Mais en Jean, dans la grande majorité des cas où ce mot est employé, il exprime la foi en Jésus Christ lui-même pour la vie éternelle. — «Afin que tous *crussent* par lui. — A ceux qui *croient* en son nom. — Afin que quiconque *croit* en lui ne périsse pas. — Celui qui *croit* en moi a la vie éternelle. — Si vous ne *croyez* pas que je suis, vous mourrez dans vos péchés. — *Crois-tu* au Fils de Dieu? — Je *crois*, Seigneur».

A cette dernière citation concernant l'homme qui avait été aveugle, le Saint Esprit ajoute: «et il l'adora!» Puissions-nous tous avoir la même simplicité de foi et une plus grande mesure de la joie profonde qui remplissait le cœur de cet homme et qui en débordait, quant il contempla, par la vue qu'il venait de recevoir, Celui que, par la foi, il connaissait maintenant comme «le Fils de Dieu». C'est à la foi seule qu'est dévoilée la grâce et la gloire de Christ, et la foi estime Celui qu'elle reçoit bien au-dessus de toutes les bénédictions, de tous les privilèges, et de toutes les faveurs, si grands et inexprimables qu'ils soient et qui découlent de la foi. «A tous ceux qui l'ont reçu, Il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu; savoir, à ceux qui croient en son nom».

Ainsi nous avons vu la vie révélée en Christ et par Lui communiquée comme le don de l'amour du Père, non pas à une certaine classe de personnes ou à une nation privilégiée par sa descendance d'un saint homme, mais à tous ceux à qui il est donné, dans ce monde, de croire en Lui. C'est vraiment pour le monde que le Fils bien-aimé de Dieu est venu, comme l'expression de l'amour de Dieu envers le monde; d'un amour qui n'a d'autre mesure que le don qui est communiqué. «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle». Jamais jusqu'à ce moment-ci, je n'avais remarqué que nos quatre mots se trouvent dans ce seul verset: *vie, aimer, monde, croire!* De sorte qu'il réunit, comme en un faisceau, la lumière répandue dans tout le livre par la personne, la mission, l'oeuvre, la vie, la mort et la résurrection en victoire du Fils de Dieu!

Abordons maintenant le chapitre 6. Il est important d'abord de remarquer le contraste qu'il y a entre la manière dont Christ est présenté ici et celle dont il se présente au chapitre précédent. Le grand sujet de ces deux chapitres, c'est la vie communiquée par Christ et reçue par nous. Or, dans le chapitre 5, Christ est vu dans la plénitude de la vie divine comme étant la Source et le Dispensateur de la vie qu'il communique souverainement. Celui qui reçoit la vie est considéré comme entièrement passif et appelé à la vie par la voix créatrice et toute-puissante du Fils de Dieu. «En vérité, en vérité, je vous dis que l'heure vient, et elle est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et l'ayant entendue, ils vivront». Ici, dans le cas du pécheur, il n'y a pas autre chose que l'impuissance de la mort elle-même, jusqu'à ce que le silence de la mort soit rompu par la voix du Fils de Dieu qui ne parle jamais en vain. Sa voix se fait entendre dans l'âme jusqu'alors morte, mais dès qu'elle a

entendu cette voix, elle vit, — «et l'ayant entendue, ils vivront». Il n'est donc pas question ici de quelque exercice des sentiments, ou de quelque besoin de l'âme dont Christ soit l'objet. Il est présenté comme Fils de Dieu dans sa compétence et son droit divins, parlant à l'âme jusqu'alors morte et elle entend et vit. Mais, au chapitre 6, on voit le Seigneur dans la place d'humiliation qu'il avait prise comme homme «descendu du ciel»; et ainsi comme objet de ce sentiment et du besoin de ces désirs dont l'âme réveillée a la conscience, mais la conscience, remarquez-le bien, à cause du péché et de la ruine qu'elle n'a connus qu'après que le Fils de Dieu l'a réveillée de son profond sommeil de mort. Ce n'est pas toujours, ce n'est peut-être pas souvent que ces choses peuvent être distinguées en fait. La révélation de Christ à l'âme réveille peut-être le premier sentiment du désir après lui et produit ainsi la faim et la soif que lui peut apaiser par de nouvelles révélations de Lui-même. Mais quoique ceci soit vrai en principe, l'âme, dans cette phase de son histoire, est trop occupée d'elle-même, pour distinguer bien exactement l'ordre de ses expériences. Ce qui est beaucoup plus important, c'est la vérité par laquelle, instrumentalement, ces expériences sont produites; et ceci, grâce à Dieu, nous l'avons, dans toute sa perfection et sa variété, dans la portion de l'Écriture que nous examinons et dans d'autres encore.

Dans la première partie de notre chapitre, nous trouvons le Seigneur accomplissant, au milieu d'Israël, les prédictions du Psaume 132, dans lequel il est dit, et cela en rapport avec le choix de Sion par Jéhovah et l'établissement de David sur son trône: «Je bénirai abondamment sa nourriture, je rassasierai de pain ses pauvres». Mais quoique Jésus soit ainsi manifesté comme l'héritier de toutes les gloires prophétiquement développés dans ce Psaume, Il ne prend point ici cette place. Israël et la terre n'étaient pas encore préparés pour cela et le temps de Dieu n'était pas encore arrivé. C'est pourquoi Jésus se retire devant les sollicitations de la multitude, sollicitations provoquées par le miracle des pains. Quand on voulut le prendre pour le faire roi, il «se retira tout seul sur la montagne». Il indiquait ainsi qu'il serait en haut pendant l'ajournement de son royaume. Son absence dura jusqu'au moment où ses disciples furent dans un grand effroi causé par l'orage qu'ils essayèrent en traversant le lac. Jésus les rejoint avec des paroles de consolation; «et aussitôt, la nacelle prit terre au lieu où ils allaient». Cet épisode ne se rapporte pas tant à l'Église, ou aux saints qui la composent, qu'au résidu Juif des derniers jours. Pour lui le retour du Messie absent, mais glorifié, imposera silence à l'orage qui les menacera d'une ruine totale, et Il les conduira soudainement au port du repos. Avant cela les saints célestes auront été enlevés du milieu de toute la scène d'épreuve et de combat pour être avec leur Seigneur qu'ils iront rejoindre en l'air.

Cependant tout ceci n'est qu'une introduction au grand sujet de ce chapitre, sujet qui est lié à ces détails par la recherche que la foule fait du Seigneur, en le suivant le lendemain de l'autre côté du lac. Cette foule paraît avoir été guidée par les motifs les plus vils, et le Seigneur le lui fait sentir: «Vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. Travaillez, non point pour la viande qui périt, mais pour la viande qui demeure jusque dans la vie éternelle, laquelle le Fils de l'homme vous donnera; car c'est lui que le Père, Dieu, a scellé». S'ils voulaient suivre Jésus, et c'est là tout le «travail» qu'ils avaient à faire, Jésus aurait aimé, les voir venir pour chercher ce qui dure, la nourriture impérissable d'une vie impérissable que le Fils de l'homme avait pour grande mission de donner, et non la nourriture périssable d'une vie que raccourcit chaque instant de son existence. Il est le Fils de l'homme, béni soit son nom, et non simplement le Fils de Dieu, mais dans le lieu d'humiliation où il est descendu, le Père l'a séparé de toute la race humaine, en mettant sur lui seul le sceau qui le désignait comme l'objet de son approbation parfaite et de ses délices. Depuis la résurrection et l'ascension du Seigneur Jésus, les croyants sont scellés, mais c'est *en Christ* qu'ils sont ainsi distingués: «auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse». Christ fut scellé à cause de ses perfections intrinsèques; et nous, à cause de notre identification avec lui dans la position qu'il a

prise comme ayant accompli la rédemption. Mais le verset que nous examinons nous amène au Fils de l'homme, comme donnant «la nourriture qui ne périt pas».

Ceux qui pouvaient suivre Christ pour des pains seulement cherchent à excuser leur négligence au sujet de ce don plus excellent. «Que ferons-nous pour faire les oeuvres de Dieu?» telle est leur question. Dans sa patiente bonté et sa grâce le Seigneur répond: «C'est ici l'oeuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé». N'est-il pas, Lui, le seul parmi tous ceux qui ont foulé cette terre, qui ait été jugé digne d'être scellé de Dieu le Père? Il est donc évident que croire en lui est ce que Dieu doit approuver et sans cela rien autre ne peut être agréable à ses yeux.

La seule réponse des Juifs est une demande de miracles, avec une allusion à la manne que leurs pères avaient mangée, et, par cette allusion, ils semblent vouloir déprécier le miracle du jour précédent. C'est comme s'ils eussent dit au Seigneur: «Si tu veux que nous croyions en toi comme l'Envoyé de Dieu, montre-nous des choses plus grandes que celles-ci. Tu as rassasié en une fois cinq mille personnes; nos pères, dans les jours de Moïse, ont mangé la manne pendant quarante ans, selon qu'il est écrit: «Il leur a donné à manger du pain du ciel». «Toi, quel miracle fais-tu? Quelle oeuvre fais-tu?» Ici le Seigneur commence à développer l'important sujet de ce chapitre. Les raisonnements de l'orgueil et de l'incrédulité des Juifs lui fournirent l'occasion; et traitant sans ménagement cet orgueil et cette incrédulité, Il se présente Lui-même comme l'objet, dans lequel tous ceux qui ont faim et soif et qui périssent dans la misère, peuvent trouver une vie et une nourriture éternelles; «Un Christ parfait pour des pécheurs dénués de tout». Ces Juifs n'étaient pas tels à leurs yeux, aussi s'en allèrent-ils à vide. Mais que de pauvres misérables périssant de faim ont été ici rassasiés et ont trouvé en Jésus le pain de vie.

Le reste du chapitre nous montre le Seigneur sous trois points de vue différents: Christ incarné — Christ mort — Christ monté au ciel. Que Dieu nous fasse la grâce d'écouter, de recevoir et d'adorer!

«Jésus donc leur dit: En vérité, en vérité, je vous dis: Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le véritable pain du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui est descendu du ciel et qui donne la vie au monde». Le Seigneur répond ainsi, d'une manière simple, mais décisive, aux secrètes pensées des Juifs qui estimaient que Moïse, par le miracle de la manne, avait été montré plus grand que notre Seigneur. Mais, dit-il, «Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel». Il n'a fait que le recevoir lui-même, comme tout le peuple qui a subsisté quarante ans par la manne. C'était le don de Dieu, don méprisé, hélas! par ceux qui en vivaient, précisément, comme «le véritable pain» était maintenant méprisé par leurs descendants. Le Seigneur ne continue pas ce sujet de la manne. Il ne dit pas: Moïse ne vous a pas donné ce pain du ciel, mais mon Père vous l'a donné». Non, Il ne voulait pas parler de la manne en rapport avec le nom de Père, comme si l'importance de ce nom eût été révélée par le don de ce pain qui a nourri six-cent mille hommes et leurs familles durant quarante ans. Ce fait, en réalité, a-t-il quelque chose de plus merveilleux que ce que Dieu fait en nourrissant toutes ses créatures jour par jour, heure par heure? «Tu ouvres ta main et tu rassasies à souhait toute chose vivante». Les trésors du Créateur sont immenses, et la Providence les applique aisément aux besoins de la créature. Mais le nom de «Père» est lié à de plus grandes merveilles. Toutes les richesses de la grâce sont manifestées par la révélation de ce nom. «Mon Père vous donne le véritable pain du ciel». Quel était ce pain? Voici la réponse — «Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde». Le Père a envoyé du ciel son Fils unique comme sa provision pour un monde plongé dans la mort. Il est apparu ici-bas comme l'humble Fils de l'homme. Mais ce fait intéressait le monde entier. Tous ceux qui avaient besoin de ce pain du ciel étaient les bienvenus. Cette bonté divine était envoyée, non pas aux Juifs ou aux Gentils comme distincts, mais à toute la race humaine qui périssait. «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique au monde, afin que nous vivions par lui»

(1 Jean 4: 9). «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant point leurs offenses» (2 Corinthiens 5: 19). Mais le monde n'a pas voulu être réconcilié; il n'avait et n'a aucun goût pour ce pain du ciel. Il put se trouver, chez quelques-uns de ceux qui entendaient les paroles pleines de grâce du Seigneur, une excitation passagère des affections, et ils purent s'écrier: «Seigneur, donne-nous toujours de ce pain-là»; mais ces paroles, quand on en comprend le sens, ne font que rendre plus manifeste et plus décisive leur réjection du Sauveur. Écoutons-le:

«Et Jésus leur dit: Moi, je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura pas de faim; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif», Cher lecteur, comprenez-vous ces paroles? La faim de votre âme a-t-elle été apaisée par ce pain du ciel, ce pain de vie? Sa soif a-t-elle été étanchée en recevant *de Lui* et *en Lui* l'eau de la vie? Ou serait-il possible que celui qui parcourt ces lignes dût tomber sous le jugement renfermé dans ces paroles du Seigneur: «Mais je vous dis que vous m'avez vu et que vous ne croyez pas». Rien n'est plus poignant que le langage de la miséricorde rejetée et de l'amour repoussé et méprisé. Tel est ici le langage du Seigneur. Il était venu ici-bas, pour être à l'égard du monde l'expression de l'amour du Père, et le Sauveur des hommes perdus. Il a, pour ainsi dire, produit ses lettres de créance dans toutes les paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche et dans tous les actes d'une vie sans tache. L'un de ces actes, le miracle des pains, avait attiré la multitude après lui et on l'avait suivi de l'autre côté du lac par de vils motifs. Les Juifs ont ainsi confessé qu'ils avaient vu, mais, hélas! ils n'avaient pas cru. Quand ils comprirent que c'était lui qui est le pain de vie, ils manifestèrent clairement que ce n'était pas pour un tel aliment qu'ils étaient venus. Ils en voulaient un semblable au pain du jour précédent, mais ils n'avaient point de cœur pour Celui qui l'avait donné. Christ était venu pour les délivrer, s'ils voulaient, d'une mort pire que celle de la faim; mais à cet égard ils n'avaient aucun sentiment de leur danger ni de leur besoin, et par conséquent ils étaient sans cœur pour Jésus en tant que leur Sauveur et ne voulurent pas le recevoir. Ils ne comprenaient pas Jésus et n'avaient que des pensées charnelles à son sujet. Ils n'étaient pas plus mauvais que d'autres hommes. Leur incrédulité était manifeste et Christ les traite comme incrédules, comme le repoussant; mais la même incrédulité se retrouve en tous ceux qui sont laissés à leurs propres pensées quant à Christ considéré comme «descendu du ciel». Grâce à Dieu, il y a quelque chose de plus. Christ était non seulement venu au monde, aux hommes comme tels, pour leur présenter la vie et l'amour; de sorte qu'en refusant la vie et en repoussant l'amour, les hommes restaient dans leurs péchés; mais Il était venu aussi pour accomplir les conseils de l'amour du Père dans le don souverain de la vie, comme on le voit au chapitre 5; et c'est de ceci que le Seigneur va maintenant parler, quoique encore comme «descendu» et dans l'humiliation ici-bas, et comme étant l'objet que la foi devait recevoir et s'approprier. Une telle foi, c'était évident, ne trouvait pas de place dans le cœur de l'homme, mais Dieu pouvait et voulait la donner dans sa souveraine grâce. «Tout ce que le Père me donne viendra à moi; et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi». C'est une chose humiliante pour nous et propre à briser nos cœurs, de voir qu'en présence de la vie et de l'amour, incarnés dans la personne du Fils de Dieu incarné, nul n'ait voulu venir à lui, nul n'ait profité de sa mission, si ce n'est ceux que le Père lui avait donnés et sur la venue desquels Il pouvait certainement compter. Dans chaque cas individuel, la volonté de l'homme aurait été contre Christ, si le Père n'eût pas résolu que quelques-uns lui seraient donnés, comme trophées de sa victoire et comme sa récompense pour être descendu du ciel. Hélas! combien notre indifférence pour un tel amour n'a-t-elle pas dû faire naître de soupirs, tels que ceux que semblent exprimer les paroles de Jésus que nous examinons? Ne se rend-il pas, en quelque sorte, compte à lui-même, de l'étonnante incrédulité de l'homme? Après tout, semble-t-il dire, je ne pouvais compter que sur cela. Bien ne peut toucher le cœur de pierre de l'homme, à moins que la grâce de mon Père n'intervienne avec efficacité, mais sur cela je puis compter avec assurance. «Tout ce que le Père m'a donné viendra à moi». Puis, voyez avec quelle perfection il garde la place de serviteur qu'il avait prise. Si quelqu'un maintenant vient à lui, c'est une preuve qu'il fait partie de ceux que le Père lui a donnés, et par conséquent il déclare qu'il ne mettra pas dehors celui qui vient. Tout cœur

qui vient à Jésus est pour lui un signe évident, s'il en était besoin, de l'oeuvre de grâce de son Père; et ainsi en recevant, sans aucune allusion au passé, tous ceux qui viennent à lui, il ne fait qu'obéir à la volonté de son Père. «*Et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi*». Précieuses paroles! qui ont procuré une abondante consolation à plus d'une âme abattue et désespérée; mais la valeur de ces paroles est grandement rehaussée quand on considère que la venue d'un pécheur à Christ est l'effet, non pas de la volonté inconstante de l'homme, mais de cette action du Père qui amène à Jésus ceux qu'Il lui a donnés dans les conseils de son amour avant la fondation du monde. Alors aussi, comme nous l'avons vu, la réception par le Sauveur de quiconque vient à Lui est indépendante de toute autre considération et n'est pas seulement le fruit de sa compassion pour le pécheur; mais, comme serviteur de la volonté du Père, Il accepte, avec joie et obéissance, celui qui lui est envoyé et amené par les attrait invisibles de l'amour du Père. Et ainsi tout repose, non sur quelque bien imaginaire qui soit dans le pécheur, mais sur le choix du Père et l'amour obéissant du Fils. «Car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or c'est ici la volonté du Père qui m'a envoyé, que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour». Comme ceci nous montre bien qu'une oeuvre plus importante et plus élevée que celle de nourrir de pain les pauvres d'Israël avait été confiée au Seigneur! Rien moins que de ressusciter au dernier jour ceux que le Père lui avait donnés, sans en perdre aucun! A qui d'autre qu'à toi, bien-aimé Sauveur, une telle tâche aurait-elle pu être confiée?

Mais comme nous venons de le voir, en montrant que sa mission réelle, quant à ses conséquences, ne dépendait nullement de la volonté de l'homme, volonté déjà connue comme étant si perverse qu'en toute occasion elle rejetait le Sauveur, on voit de plus ici que cette mission aurait pour conséquence certaine la résurrection en bénédiction de tous ceux que le Père lui avait donnés; et c'est une chose bien touchante de voir avec quelle sollicitude il tient la porte largement ouverte pour quiconque est disposé à entrer. Celui qui vient à Jésus ne peut pas encore se rendre compte du changement de sa position, comme nous avons vu que le Seigneur en a rendu compte; mais pour cela il n'en est pas moins le bienvenu et son salut final n'en est pas moins certain ou moins infaillible.

Le grand scandale alors pour les Juifs, c'était que Christ se donnait pour être descendu du ciel, comme, plus tard, dans les jours de Paul, le scandale était pour eux la doctrine de Christ crucifié, et cela précisément pour la même raison. Leur orgueil dédaignait d'être redevable à quelqu'un de si humble, et ils étaient si contents d'eux-mêmes qu'ils n'éprouvaient aucun besoin que quelqu'un descendît du ciel et beaucoup moins encore que quelqu'un mourût sur une croix, afin d'être leur Libérateur et leur Rédempteur. Ils ne pensaient pas que leur cas fût aussi désespéré. Ils ne pouvaient pas nier leur assujettissement national à un joug étranger, et un «grand prophète», qui aurait poussé le peuple à se serrer autour du drapeau d'un grand capitaine, pour être par lui conduit à la victoire sur leurs oppresseurs romains, un tel Messie eût été de leur goût. Mais un homme simple, ordinaire, réputé être le fils d'un charpentier de Nazareth, déclarant qu'il était descendu du ciel, se disant le pain de vie, s'engageant à ressusciter au dernier jour ceux qui le suivaient — en d'autres termes, l'humble Jésus, se présentant comme le Sauveur de leurs âmes et le donateur de la vie éternelle, c'était là une délivrance et un libérateur dont ils n'éprouvaient aucun besoin et pour lesquels ils n'avaient pas de goût. Ils n'avaient pas de faim pour un tel pain, pas de soif pour un tel breuvage. «Les Juifs donc murmuraient contre lui, parce qu'il avait dit: Je suis le pain descendu du ciel. Et ils disaient: N'est-ce pas ici Jésus, le fils de Joseph, duquel nous connaissons le père et la mère? Comment donc dit celui-ci: Je suis descendu du ciel?» Ils pouvaient comprendre qu'une existence céleste, antérieure à son existence comme homme sur la terre, était impliquée dans ce langage du Seigneur et qu'il parlait ici de la gloire divine comme étant sienne, bien qu'elle fût voilée dans son humble condition de Fils de l'homme. Mais en opposition à cette déclaration du Seigneur

au sujet de sa gloire divine, les Juifs mettent en contraste ce qu'ils supposent être son origine, et ils demandent: «Comment donc dit celui-ci: Je suis descendu du ciel?»

En réponse à tous ces raisonnements, le Seigneur ne fait de nouveau que se retirer dans sa propre conscience de ce qu'Il est. «Ne murmurez pas entre vous. Nul ne peut venir à moi à moins que le Père qui m'a envoyé ne le tire; et moi, je le ressusciterai au dernier jour». Nul n'a faim de ce pain de vie de manière à venir au Sauveur, sinon celui qui est attiré à Lui par un besoin pressant, besoin qui n'existe qu'en ceux que le Père attire. Les prophètes avaient déclaré que ceux qui doivent hériter des bénédictions promises à Israël dans les derniers jours, «seront tous enseignés de Dieu». Notre Seigneur cite ici cette déclaration et se console dans l'assurance que: «Quiconque a entendu le Père et a appris de lui, vient à moi». Tous ceux qui, en Israël, avaient intérieurement entendu la voix de Dieu, non seulement venaient à Jésus, mais encore ils étaient transportés de joie en le faisant. Prenez Nathanaël, par exemple ([Jean 1: 49](#)). Ce qui explique la venue du pécheur à Christ, ce sont ces voies de Dieu envers l'âme de celui qui était sous le figuier, ce sont ces découvertes humiliantes au sujet du moi et du péché, découvertes qui conduisent à la confession sincère d'une ruine totale. Mais, comme prévoyant le sens qu'on pourrait donnera ses paroles, le Seigneur ajoute: «Non pas que quelqu'un ait vu le Père, sinon celui qui est de Dieu: celui-là a vu le Père». Quels trésors renfermés dans ces quelques paroles! Quoique des âmes puissent être enseignées de Dieu, attirées par le Père et par conséquent venues à Christ, le Père, cependant, n'est pas immédiatement révélé de manière à être vu. Il n'y avait pas d'incarnation du Père comme du Fils. Il habite une lumière inaccessible dans une nature divine non manifestée. Le Père ne peut être vu que dans le Fils qui s'est humilié et est descendu du ciel pour être un homme sur la terre. «Non pas que quelqu'un ait vu le Père, sinon celui qui est de Dieu; celui-là a vu le Père». Il y a une différence infinie entre ce Fils de l'homme et tous les autres hommes sur la terre. Lui avait vu le Père. Dans les profondeurs de cette éternité dans laquelle la Parole avait été «avec Dieu», dans laquelle la «vie éternelle» était «avec le Père, celui qui parle humblement de lui-même, comme de «celui qui est de Dieu», celui-là avait vu, ce qu'aucune créature ne peut voir, Il avait vu le Père. Quels insondables secrets d'amour, de bénédictions et de gloire sont renfermés dans ces courtes et simples paroles! O mon âme, avance-toi ici avec respect, car c'est une terre sainte! Celui qui était ici-bas, Celui qui avait vu le Père était ici-bas pour le faire connaître. C'est pour cela qu'Il s'était incarné et qu'Il est descendu du ciel, autrement Il serait demeuré avec le Père loin de la vue des mortels et des regards de la créature. «Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique qui est au sein du Père, lui l'a fait connaître». Quel autre l'aurait pu? Comment aurions-nous connu le Père autrement? Si Jésus n'était pas venu à nous, comment la lumière de la grâce et de l'amour du Père aurait-elle pu rayonner dans nos cœurs remplis de ténèbres et répandre son éclat sur notre marche vers ces demeures d'en haut, desquelles Jésus dit plus loin: «Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; s'il en était autrement je vous l'eusse dit; je vais vous préparer une place». Quand nous serons là, avec notre adorable Jésus, comme cela sera bien en rapport avec le témoignage de ce qu'Il avait connu et dont Il avait joui de toute éternité! «Car tu m'as aimé avant la fondation du monde».

Le Seigneur revient de ces profondeurs, et avec une grâce parfaite, à la plus simple présentation de Lui-même comme pain de vie. «En vérité, en vérité, je vous dis: Celui qui croit en moi a la vie éternelle. Je suis le pain de vie». La manière dont le Sauveur est reçu est bien simple. Comme un homme affamé, qui a du pain devant lui, ne fait pas de questions et n'élève pas de difficultés, mais mange et vit, ainsi, pour une âme affamée, qui a le Sauveur devant elle, la seule chose qu'elle ait à faire et qu'on puisse lui demander, c'est de Le recevoir avec reconnaissance et adoration. Mais où sont ces âmes affamées? Hélas! c'était le manque de goût pour Christ et la confiance en eux-mêmes qui empêchaient ces Juifs aveuglés de le recevoir. Précieux pain de vie, Jésus est certainement propre à nourrir, à fortifier la vie divine dans l'homme, même si cette vie en est à son premier commencement, au moment de sa communication à l'âme par la grâce! Mais sans cette faim, qu'y

a-t-il? La mort! Un cadavre n'a ni appétit, ni faim, ni soif! de même une âme, qui n'a ni faim, ni soif, est morte dans ses péchés, morte quant à Dieu. C'est la femme qui cherche son bonheur sur la terre, dont la parole dit: «Celle qui vit dans le plaisir est morte en vivant» (1 Timothée 5: 6); mais il serait certainement aussi vrai de dire que celui qui vit ainsi est mort aussi. Cher lecteur, si le plaisir, si le bien-être, si le monde, sous n'importe quelle forme, est tout ce que nous désirons et cherchons, alors qu'est-ce que le pain de vie peut être pour nous? Hélas! au lieu de l'estimer, il nous paraîtra insipide et dégoûtant! Christ ne veut pas nous aider à remporter le prix d'une course dans laquelle nous poursuivons le plaisir. Celui qui a été fait inférieur aux anges, qui a été un ouvrier, un charpentier, connu sur la terre, ainsi que les Juifs le désignaient avec mépris, comme «le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère» — Celui-là n'est pas quelqu'un en qui l'orgueil puisse trouver sa pâture! Et quant à ceux qui recherchent le plaisir, que peuvent-ils trouver en Celui qui n'avait pas de complaisance pour lui-même, et qui a dit: «car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé». Les faits montrent assez clairement, qu'entre ce Jésus incarné et ceux qui l'entouraient, il n'y avait pas une pensée, ou un sentiment ou un motif en commun; et cependant, le Seigneur continue dans sa grâce à leur présenter toutes les considérations propres à exciter en eux la faim et la soif et à réveiller des désirs après Lui, le pain de vie. Ils avaient fait allusion à la manne et, d'une manière couverte, à Moïse, comme en étant le donateur, afin de déprécier Christ. Maintenant Il revient sur ce sujet, et appelle leur attention sur ce contraste. «Vos pères ont mangé la manne au désert, et sont morts. C'est ici le pain qui descend du ciel, afin que quelqu'un en mange et ne meure pas. Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel: si quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement». Paroles merveilleuses! La manne était un témoignage de la puissance et de la grâce de Dieu; ainsi qu'un vrai type de Christ lui-même; mais elle n'a servi qu'à nourrir cette pauvre et misérable vie qui commence à la naissance et finit à la mort; vie qui n'est qu'un rêve, «une vapeur qui paraît pour un peu de temps et ensuite s'évanouit» (Jacques 4). Est-ce pour une telle vie, pour la conservation d'une telle vie et des plaisirs passagers qu'elle offre que les hommes s'agitent, se fatiguent, méprisent le ciel et toutes ses gloires, négligent Christ et son grand salut? Oui. Il en était ainsi dans les jours du Seigneur sur la terre; et il en est encore ainsi maintenant. Oh! que les paroles du Seigneur (qui, grâces lui en soient rendues, sont «esprit et vie») atteignent les coeurs de quelques-uns de ceux qui liront ces pages; ces paroles dans lesquelles Il met en contraste tout ce qui concerne cette pauvre et misérable vie avec cette existence sans fin, dans une paix et une joie inexprimables, cette «vie éternelle» que reçoivent tous ceux qui Le reçoivent. Ame affamée, ne peux-tu pas te nourrir de Jésus? Comme vous apaisez votre faim naturelle par un aliment convenable, ne pouvez-vous pas trouver en Jésus ce qui répond à tous vos besoins, ce qui peut satisfaire tous vos désirs? Il s'agit ici d'une vie impérissable, éternelle; «vivre à jamais» et l'effet que produit l'action de manger ce pain descendu du ciel. «Afin que quelqu'un en mange et ne meure pas»; «si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement». Le monde a-t-il quelque chose qui puisse être comparé à ceci? Les plus beaux rêves de bonheur sur la terre, nourrissent-ils l'idée d'une durée sans fin? C'est justement l'élément qui fait défaut et cela gâte tout le reste. C'est une chose merveilleuse que Celui qui est là devant ces Juifs, comme le plus pauvre et le plus humble des hommes, ait la pleine conscience d'avoir une vie à communiquer, une vie que la mort ne peut atteindre et qui, dans sa nature même, est éternelle. Il n'est plus ici-bas dans l'humiliation, prononçant des paroles pleines de grâce comme celles-ci; mais Il n'a pas cessé d'être le donateur de cette vie. Il est lui-même la plénitude de la vie qu'Il donne. «Comme tu lui as donné autorité sur toute chair, afin qu'Il donne la vie éternelle à tout ce que tu lui as donné».

Résumons un peu ce que nous avons examiné jusqu'à présent. Nous avons ici le «Fils de l'homme»; participant réellement à la chair et au sang, un homme conversant avec d'autres hommes qui l'ont suivi à travers le lac. Nous avons ce Fils de l'homme seul scellé de Dieu le Père. Il est aussi l'Envoyé; et la première chose pour celui qui veut plaire à Dieu, c'est de croire en Celui qu'il a envoyé. Il a de plus une viande, une nourriture à donner, laquelle dure jusqu'à la vie éternelle.

Dans sa conversation avec ceux dont notre chapitre parle, le mystère de sa personne est déclaré, et bien des traits moraux de cette vie, dont Il est la parfaite expression et qu'il communiquait ici-bas, sont exposés dans ces paroles ou exprimés dans des manifestations pratiques. Il était du ciel, l'Incarné. Il était le don du Père, caractère sous lequel Il prend plaisir à parler de lui-même dans cet évangile. Il était le véritable pain — la seule et vraie nourriture de la vie divine en l'homme. Quelle parfaite adaptation aux besoins de l'homme dans ce pain descendu du ciel! C'est lui qui donne la vie, et lui aussi qui donne ce qui la soutient. Mais, hélas! où est-elle cette vie, si non là où elle est souverainement communiquée, après que tous l'ont traitée avec mépris? «Ils avaient vu et n'avaient pas cru». Il y a une porte ouverte, celui qui vient est reçu de la manière la plus cordiale; personne n'est renvoyé, et quiconque vient n'a plus faim; celui qui croit n'a plus soif; mais, en se voyant rejeté de tous, le Sauveur se consolait par cette assurance que tous ceux que le Père lui avait donnés viendraient à lui. En les recevant avec joie, en n'en repoussant aucun, on voit ainsi dans le Seigneur la perfection de son obéissance au Père; car Il était descendu du ciel, non pour faire sa volonté, mais celle du Père. Comme le coeur est humilié en contemplant une telle obéissance! Celui qui pouvait parler de ressusciter les siens au dernier jour, comme d'un acte d'obéissance aussi simple et aussi facile à exécuter que tout autre acte accompli par lui sur la terre; celui qui parle ici comme étant chargé d'opérer ce grand acte, ce qu'il fera certainement. «Or c'est ici la volonté du Père... que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour». Quelle sûreté, précieux Sauveur! que d'être ainsi confié à tes soins! Et cette sûreté est la part de tous ceux qui le voient et qui croient en Lui». Le dernier Adam est un esprit vivifiant». Quoique ce soit de sa *position* de résurrection qu'il est parlé dans ce passage, il y a une telle plénitude de vie dans sa *personne*, que celui qui le contemple reçoit cette vie de Lui. Croire en Lui, c'est avoir la vie éternelle. Les attraites du Père et ses enseignements secrets amèneront certainement à Jésus ceux que son amour lui a donnés. Le Père lui-même, qui n'est révélé que dans le Fils (celui qui est de Dieu), les amène au Fils par un sentiment de besoins que le Fils seul peut satisfaire. Il est le pain de vie, non d'une vie périssable, comme celle dont la manne était la nourriture au désert, mais d'une vie éternelle. Quelles insondables merveilles dans ces quelques versets! La grâce infinie, manifestée dans le fait de l'incarnation — combien peu ces choses occupent nos coeurs légers et frivoles! Ensuite la perfection de Jésus dans la position d'humiliation, où Il était descendu, — son obéissance absolue, et la délicatesse de son service, service qu'il accomplit dans la plus parfaite humilité! Il avait à parler aux Juifs de Lui-même, car ils contestaient ses droits et le comparaient méchamment à Moïse et son miracle à celui de la manne. Il répond comme sentant le blâme jeté sur son Père et non sur lui-même: «Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le véritable pain du ciel». Sauveur béni! veuille nous nourrir continuellement par la foi en toi, en toute la perfection dans laquelle tu as été manifesté sous l'oeil de Dieu, pendant ton séjour dans cette vallée de larmes!

Mais des merveilles plus grandes encore réclament notre attention. L'incarnation est une des merveilles, le mystère et la gloire de l'Évangile. La croix est l'autre merveille. Les annales de l'Éternité ne fournissent pas un autre miracle comparable à ceux-là. Il n'y a rien eu de tel dans le passé; il n'y aura rien de tel dans l'avenir. La Parole faite chair! le Saint fait péché! Et pourquoi? N'était-ce pas assez que Dieu envoyât son Fils au monde, afin que nous eussions la vie par lui? Ah! si c'eût été là tout, pas un pécheur de la race d'Adam ne se serait trouvé en haut pour dire les louanges du Dieu Sauveur. Christ incarné n'aurait pas été le plus profond mystère de l'amour, car il n'aurait montré qu'une chose, savoir, la haine de l'homme contre Dieu et son état désespéré. Quand le Seigneur vint sur la terre, il connaissait bien cet état de ruine; et il en avait la preuve devant les yeux. Plus l'excellence intrinsèque et la perfection morale de Jésus étaient manifestées, plus il devenait évident qu'entre lui et l'homme en chute, il n'y avait aucune qualité morale en commun. Ce n'est pas ici une question de degré, une course dans laquelle l'un est à une distance incommensurable de l'autre. Non! c'est le contraste de l'espèce la plus absolue. Tout ce que les hommes cherchent et estiment, Jésus le fuit et l'évite. Ils n'avaient aucun goût pour tout ce en quoi son coeur trouvait ses délices.

Les hommes cherchent leur propre gloire, lui ne cherchait que celle de son Père. Les hommes font leur propre volonté, lui n'a fait que celle de celui qui l'avait envoyé. Les hommes aiment ceux qui leur ressemblent et qui les aiment; Lui a aimé ceux en lesquels il n'y avait rien qu'il pût approuver, ceux qui le haïssaient et avaient soif de son sang. Pensez à celui qui, pendant les trente-trois ans qu'il passa sur la terre, ne fit jamais une seule chose pour s'épargner, s'exalter, se servir lui-même, mais qui toujours a *agi, pensé, parlé* et *senti* exactement comme Dieu le voulait! Que les yeux d'un homme soient ouverts, comme ils le sont, quand ses oreilles ne sont pas fermées à la voix du Fils de Dieu — que ses yeux ouverts contemplent cet Etre béni, tel que les récits de l'Evangile nous le font connaître, quel en sera le résultat? «Malheur à moi», dira-t-il, car maintenant je suis sans espérance. J'ai fait de pénibles et inutiles efforts afin d'obtenir la vie en gardant la loi; mais maintenant en considérant ce tableau moral, chaque trait me convainc que je suis exactement l'opposé. J'admire les voies de Jésus, je puis m'asseoir, le contempler et être dans l'admiration; et si je pouvais lui être semblable! mais, hélas! chaque tentative me convainc plus profondément que tout est inutile! Si Christ est ce en quoi Dieu prend son plaisir (et Il l'est), alors Il ne peut jamais le trouver en moi, car ses voies et les miennes sont plus éloignées que l'orient ne l'est de l'occident. Misérable homme que je suis, que deviendrai-je?»

Que serions-nous devenus, en effet, si Christ n'eût fait que glorifier son Père en descendant ici-bas et en y séjournant comme un homme vivant. Mais ceci n'était pas tout; et lui-même nous l'assure: «Je suis le pain vivant qui est descendu du ciel: si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement; or le pain que je donnerai, c'est ma chair, laquelle je donnerai pour la vie du monde». Comme descendu, comme incarné, il était le pain de Dieu, le don du Père — mais il y avait là le pain qu'il voulait donner, savoir sa chair, qu'il voulait donner pour la vie du monde. Or le don de sa chair, était l'abandon de sa vie, l'abandon de lui-même à la mort, afin qu'il pût être, pour les hommes qui périssent, ce qu'est le pain pour un misérable qui meurt de faim. Ce n'est que dans un Christ *mort* que les pécheurs peuvent trouver ce qui répond à leur plus profond besoin. Mais ce besoin peut être satisfait, car Dieu a été parfaitement glorifié au sujet du péché. Convaincu par la vie de Jésus qu'il y a une opposition morale complète entre lui et Christ, où le pécheur se tournera-t-il sinon vers la croix, où ce même Sauveur donne sa chair afin que nous vivions? Son amour a-t-il été jusque-là? oui. Rien ne pouvait satisfaire notre besoin en tant que coupables et justifier Dieu en nous justifiant, sinon la mort, sous la colère de Dieu, d'une victime expiatoire d'une valeur infinie; et l'amour de Jésus s'est trouvé à la hauteur d'une telle circonstance et il a donné sa chair pour la vie du monde. «Les Juifs disputaient entre eux et disaient: Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger?» Le Seigneur ne répond pas à cette question folle et charnelle; mais il répète et développe sa précédente déclaration. «En vérité, en vérité, je vous dis que si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes?» Evidemment, car pour parler du sang et de la chair, de manière à pouvoir boire l'un et manger l'autre, il faut que le sang ait été séparé par la mort. De sorte qu'ici la mort de Christ est annoncée de la manière la plus claire, ainsi que la nécessité absolue de cette mort pour chaque individu, et la nécessité non moins absolue pour tout individu de la recevoir pour lui-même. «Si vous ne *mangez* la chair du Fils de l'homme et si vous ne *buvez* son sang, vous n'avez pas la vie en vous-mêmes. «Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour». Quel autre aurait pu pourvoir aux besoins de nos âmes qui périssaient? Quelle autre vie aurait eu la valeur expiatoire, la puissance salutaire, pour répondre, à la fois, aux exigences de la gloire morale de Dieu, à toutes ses perfections, et à nos profonds besoins comme pécheurs coupables, ruinés et sans espérance? Et pourtant, c'est comme Fils de l'homme qu'il parle ici de Lui-même. Comment aurait-il souffert la mort s'il ne fût devenu le Fils de l'homme? Ah! comme ceci lie ensemble les mystères de Bethléhem et du Calvaire, l'incarnation et la croix! Il vint pour mourir. «Maintenant en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de Lui-même». C'est à cause de «la passion de la mort qu'il a été fait un peu moindre que les anges». Et c'est par sa mort

que nous vivons. Quoiqu'il eût la vie en lui-même, quoique, par anticipation de son oeuvre expiatoire, Il ait, à toute époque, communiqué la vie à de pauvres pécheurs, cependant ce n'était que sur le fondement de cette oeuvre que la vie pouvait découler de sa personne, pour tous ceux qui entendaient sa voix et croyaient à ses paroles pendant qu'il était sur la terre; et l'aspersion réelle, effective, du sang de cette grande et parfaite Victime expiatoire était la seule chose qui, pût ouvrir les écluses de la miséricorde envers des pécheurs coupables, justement condamnés. Et maintenant ces écluses sont largement ouvertes! Christ a complètement enlevé tous les obstacles qui s'opposaient à notre salut; obstacles qui provenaient du caractère de Dieu, de sa nature sainte, de la majesté de son trône et de la fidélité de sa parole. «Le Seigneur juste aime la justice». Sans doute cette perfection aurait pu être manifestée dans la perte éternelle de toute une race coupable; mais alors comment l'amour de Dieu se serait-il exercé? Où cet amour a-t-il été manifesté comme à la croix? Où l'inexorable justice se voit-elle avec plus d'éclat? Les flammes de l'enfer ne sont pas une justification aussi glorieuse de ses justes droits que l'agonie de son Fils sans défaut et sans tache. La sainte haine de Dieu contre le péché ne pouvait se manifester d'une manière plus forte que par l'abandon de ce Fils, alors qu'il buvait la coupe de la colère pour nous. Qui ne tremblerait devant ce Dieu saint, qui, plutôt que de ternir son trône et de violer la parole sortie de ses lèvres, et déclarant que le juste châtiment du péché, c'est la mort, — a livré à la mort — et à la mort de la croix Celui qui avait été dans son sein de toute éternité? Et ensuite pensons qu'il a volontairement donné sa vie! Par l'obéissance à son Père et par amour pour nous, il a bu volontairement la coupe de la colère, afin qu'en lui, le Crucifié, nous, pécheurs perdus, nous trouvions tout ce dont nous avons besoin. Par sa mort, nous avons la vie; et l'âme qui trouve sa faim apaisée et sa soif étanchée par ce que l'Écriture dit de Christ sur la croix, cette âme, non seulement possède la vie, la vie éternelle, pleinement manifestée dans la résurrection de vie au dernier jour, — mais elle a, en outre, dès maintenant, une nourriture et un breuvage parfaits, et dont le Sauveur parle en disant: «Car ma chair est en vérité un aliment et mon sang est en vérité un breuvage». En continuant à nous nourrir du Christ incarné et mort, nous demeurons en lui et lui en nous. «Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang demeure en moi et moi en lui». Ce langage suppose (quoiqu'il ne le mentionne pas) le fait que celui qui l'employait ressusciterait. Ceux qui se nourrissent de Christ comme mort sont tellement identifiés avec lui comme ressuscité, qu'ici, pour la première fois, l'Écriture parle de notre demeure en lui et de lui en nous. Demeurant en lui, nous participons à tout ce qui est à lui; et par sa demeure en nous nous devenons des vases pour la manifestation de ce qu'il est. Et ce n'est pas tout. La vie de Christ comme Fils de l'homme était une vie d'entière dépendance du Père, et la nôtre est une vie de dépendance de Christ lui-même. Mais l'une est présentée comme le modèle de l'autre. Enseigne-nous, Seigneur Jésus! à vivre dans une continuelle dépendance de Toi! Ici le Seigneur résume tout le sujet dont il vient de parler: «C'est ici le pain qui est descendu du ciel, non pas comme vos pères ont mangé la manne et sont morts: celui qui mangera ce pain vivra éternellement».

La sphère, la patrie de cette vie impérissable n'est pas la terre, mais le ciel. À tous égards cette vie était une étrangère ici-bas. Elle a été parfaitement manifestée pendant les trente-trois années du séjour du Fils de l'homme sur la terre; et, comme nous l'avons vu, ce déploiement de la vie divine en l'homme est l'un des principaux sujets de cet évangile. Mais celui en qui était la vie a été manifesté comme étant un étranger dans ce monde. Partout cet évangile rend témoignage de cette vérité. Dès l'entrée nous y trouvons ces paroles: «Et la lumière luit dans les ténèbres; et les ténèbres ne l'ont point comprise». Un peu plus loin: «Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui: et le monde ne l'a pas connu». Israël, son peuple, comme nous l'avons vu, n'avait pas de coeur pour Jésus. «Il vint chez soi, et les siens ne l'ont point reçu». Ainsi rejeté par ceux au milieu desquels il était venu, il ne cache pas d'où il venait. Il dit à Nicodème: «Si je vous ai parlé des choses terrestres, et que vous ne croyiez pas, comment croirez-vous si je vous parle des choses célestes?» Qui, comme lui, tout en étant un homme sur la terre, faisait cependant du ciel sa demeure, était compétent pour

parler de ces choses qui lui étaient familières. «Et personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel; le Fils de l'homme qui est dans le ciel». Telles étaient les paroles de Jésus au rabbin juif; et dans ce même chapitre (3), le Saint Esprit, par la plume de l'Évangéliste, se plaît à rendre témoignage de lui, comme d'un céleste étranger ici-bas. «Celui qui *vient d'en haut* est au-dessus de tous; celui qui est de la terre, est de la terre, et parle comme étant de la terre. Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous. Et de ce qu'il a vu et entendu, de cela il rend témoignage, et personne ne reçoit son témoignage». Notre propre chapitre témoigne aussi admirablement qu'il est venu du ciel. C'est là ce qui provoquait tant l'opposition des Juifs, opposition qui devint si ouverte et si déclarée qu'elle arracha, en quelque sorte, des lèvres du Sauveur cet exposé du contraste entre leur origine et la sienne: «vous êtes d'en bas; moi, je suis d'en haut: vous êtes de ce monde; moi, je ne suis pas de ce monde» (8). Non, il était un homme réel, véritable; et grâce à Dieu, participant, avec les enfants, à la chair et au sang; possédant aussi, comme il nous l'a déclaré, une vie qu'il voulait donner en versant son sang, afin qu'il y eût un lien entre lui et tous ceux qui reçoivent de Lui cette vie impérissable, mais tout cela ne pouvait pas le constituer un naturel de ce monde, un citoyen de la terre. Christ était un Étranger ici-bas; et quand plusieurs de ses disciples dirent: «Cette parole est dure: qui peut l'ouïr?» Lui, connaissant leur pensée, répond: «Ceci vous scandalise-t-il? Si donc vous voyez le Fils de l'homme monter où il était auparavant?» Il donne ainsi, un peu obscurément, il est vrai, le premier indice du troisième grand fait dont notre chapitre témoigne. Christ incarné est ainsi descendu du ciel. — Christ mort — son sang répandu pour le péché des hommes; sa chair et son sang devenant l'aliment et le breuvage convenables à une vie dont le premier mouvement en nous est un sentiment de nos besoins comme pécheurs, besoins qui ne trouvent leur réponse qu'en Christ. Enfin Christ monté, impliquant nécessairement sa résurrection, mais impliquant beaucoup plus encore. La vie éternelle qui était avec le Père avant que les mondes fussent — la Parole éternelle, incréée, qui a tout créé, qui, au commencement, était avec Dieu et était Dieu, — cette Parole était descendue et devenue, par ce fait de profonde humiliation, «le Fils de l'homme». Il retournait maintenant dans cette sphère de bénédiction sans mélange et de gloire excellente, d'où il était descendu pour aller à l'étable de Bethléem et à la croix du Calvaire; mais il y retournait comme «Fils de l'homme». Désormais il serait assis comme homme, sur le trône de son Père; et du moment qu'il est assis là, le ciel devient la demeure de tous ceux qui, mangeant sa chair et buvant son sang, participent à sa vie. La terre devient pour eux un désert, un lieu d'exil, précisément comme elle l'a été pour Christ tout le temps de sa vie: Il est notre vie; et ceci nous associe nécessairement avec le ciel et tout ce qui se trouve dans cette habitation de pureté et de joie. Si le péché a ouvert à l'homme le lieu de la malédiction qui était préparé pour le diable et pour ses anges, et non pour l'homme, la grâce lui a ouvert le ciel qui est aussi l'habitation spéciale, le domicile arrêté de la demeure de Dieu. «Quant aux cieux, les cieux sont à l'Éternel; mais il a donné la terre aux fils des hommes» (Psaumes 115). Ainsi parlait le psalmiste; et, en vérité, c'était bien là le seul héritage que nous pouvions recevoir, même d'un Adam innocent. La terre lui fut donnée (Genèse 1); mais quand son péché eut ouvert l'enfer à l'incrédulité et à l'impénitence finales, la grâce ouvrit les cieux à tous ceux qui veulent y entrer, en vertu de la Personne et de l'oeuvre expiatoire de Christ. Ce que le Seigneur ne donne ici à entendre aux siens qu'obscurément est devenu depuis un fait accompli et l'un des grands faits fondamentaux du Christianisme. Le Fils de l'homme est monté où il était auparavant; sa requête a été entendue: «Et maintenant, glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi-même, de la gloire que j'avais auprès de toi, avant que le monde fût». Et dans cette gloire, il ne veut pas être seul: «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée; car tu m'as aimé avant la fondation du monde». Le ciel est maintenant la sphère et la demeure de cette vie éternelle qui a été si parfaitement manifestée sur la terre dans la personne de celui dont il est dit: «en elle était la vie», vie que tous ceux qui croient possèdent aussi, quoique d'une manière indirecte. «Ceci vous scandalise-t-il? Si donc vous voyez le Fils de l'homme monter où il était auparavant?»

Il était réservé à une autre bouche et à une autre plume qu'à celles du disciple bien-aimé de développer en détail ce sujet. La position dans le ciel en Christ et avec Christ, donnée aux croyants par la grâce qui règne par la justice, par notre Seigneur Jésus Christ: tel est le grand sujet dont Paul s'occupe. La manifestation de la vie divine sur la terre, parfaitement montrée en Christ, réellement en nous, quoique d'une manière indirecte, voilà le sujet de l'Évangile et de l'Épître de Jean. Et c'est de tous les sujets le plus vital, le plus essentiel, le plus fondamental. Mais il est profondément intéressant de rencontrer des paroles du Seigneur telles que les dernières que nous avons citées, ainsi que celles du chapitre 17: 24, paroles à la lumière desquelles on peut comprendre que, si c'est Pierre, ou Paul, ou Jean, qui sont les instruments pour la communication de la vérité, il n'y a cependant qu'un seul grand cercle de vérité qui est révélé, et dont le centre et la plénitude se trouvent dans la Personne, le sacrifice et l'exaltation du Fils de Dieu et Fils de l'homme — Christ incarné — Christ mort — Christ monté — un Christ parfait pour des pécheurs perdus!

Plusieurs de ceux qui avaient suivi le Seigneur se retirèrent de lui après avoir entendu ce discours. Ceci ne le surprit pas; mais il profite de l'occasion pour mettre à l'épreuve les cœurs de ceux qui restaient avec lui. Jésus donc leur dit: «Et vous, voulez-vous aussi vous en aller?» Il n'est pas étonnant que Pierre prenne la parole et réponde pour tous; il ne se connaissait pas encore, comme il s'est connu plus tard, par la grâce, lorsqu'il sortit et pleura amèrement. Néanmoins il y a dans ces paroles une chaleur, une énergie et une décision que nous pouvons bien envier; et quand nos cœurs sont mis à l'épreuve, cher lecteur, chrétien, qu'il nous soit donné de répondre de la même manière: «Nous en aller. Seigneur! auprès de qui irions-nous? Tu as les paroles de la vie éternelle!» Puissent nos cœurs repousser ainsi toute pensée qui ne vient pas du Christ de Dieu. «Auprès de qui irions-nous?» Auprès de qui, en vérité? Oh! demeurons en Lui! Que notre cœur s'attache à lui avec force et qu'il soit glorifié en chacun de nous pour l'amour de son Nom!

En cette vie,
Comme Marie,
Demeurons bien près du Sauveur;
Dans le silence
De Sa présence
Chrétiens, goûtons le vrai bonheur!

Ah! sous ton aile,
Sauveur fidèle!
Notre cœur trouve un sûr rempart;
Rien n'épouvante,
Rien ne tourmente
Qui possède la bonne part.